

**SUJET I : CONTRACTION DE TEXTE :**

**TEXTE :**

*[« La chèvre broute où elle est attachée ». Cette expression très populaire en Afrique, montre une conception déprédatrice de la gestion publique des nations, véhiculée par les élites post coloniales aux commandes de nos états, depuis leurs accessions à la souveraineté. L'analyse qu'en fait Carfantan est éloquente à ce sujet.]*

A l'indépendance, accédant directement au contrôle des affaires publiques, les élites autochtones ont mis en œuvre de véritables stratégies privées d'accumulation de richesses. Partout en Afrique, l'exercice du pouvoir est allé de pair avec la constitution de fortunes impressionnantes. Qu'ils aient pris la forme de dictatures militaires ou concédé une place à des dirigeants civils, les régimes politiques africains peuvent être qualifiés de « kleptocraties » dont les agissements ont considérablement aggravé les inégalités dans la répartition des revenus et imposé des habitudes de consommation valorisant excessivement les modèles étrangers.

Domination d'un parti unique, mégalomanie de potentats écrasant sans hésitation toute rébellion interne, culte extrême de la personnalité, confusion institutionnalisée entre le budget de l'Etat et les ressources personnelles : l'Afrique semble avoir été soumise en trente ans à tous les méfaits de l'autoritarisme et de la prévarication. Le gouvernement du président Mobutu du Zaïre est l'exemple désormais le plus achevé d'autocratie se nourrissant de toutes les prébendes : usage discrétionnaire de fonds publics, utilisation directe des ressources provenant de l'exportation du diamant, ponction dans les caisses des entreprises nationales chargées de la production du cuivre, placements et investissements multiples à l'étranger.

Mais au-delà de l'exemple donné par les dirigeants de haut rang, ce sont des cohortes de fonctionnaires, grands et petits, qui ont littéralement investi l'état et transformé les institutions politiques en véritables compagnies de traite mettant en coupe réglée les ressources nationales. Occuper un poste de responsabilité dans l'administration, c'est d'abord contrôler une part du « gâteau » national. Au salaire parfois confortable, viennent s'ajouter d'appréciables avantages en nature : logement de fonction, véhicule officiel, soins, voyages et frais de mission, accès facilité au crédit bancaire. Elargissant les attributs immédiats de leur fonction, les dirigeants et leurs adjoints, proches ou lointains ont multiplié les sources d'enrichissement. Toute décision, tout projet relevant de la compétence des pouvoirs publics, fournissent aux responsables concernés des occasions d'extorsion de fonds appréciables. Pas de redressement fiscal supportable pour le contribuable, pas de marché public ouvert aux

entreprises ou de licence d'importation octroyée aux commerçants de la place sans « enveloppe », « cadeau » dûment adressé à ceux qui savent alors se montrer compréhensifs. Et la dynamique de prédation ainsi organisée se reproduit souvent de génération en génération : l'accès aux meilleurs diplômes (de préférence obtenus dans des universités occidentales), la transmission des postes politiques, les sinécures qu'offre l'Etat seront réservés aux descendants de ces « colons noirs » dont un spécialiste français de la coopération avoue qu'ils ont fait tourner l'appareil d'Etat à leur profit « avec une férocité qu'ignore même l'Afrique du Sud ».

Il serait erroné de ne voir dans ce mode prédateur de gouvernement qu'une illustration de la brutalité et de l'irresponsabilité intrinsèque des dirigeants politiques africains. Dans de nombreux Etats, la compétition pour l'accès au pouvoir et l'instabilité politique qu'elle entretenait ont été telles qu'elles ont conduit les occupants des lieux à privilégier les stratégies d'accumulation les plus rapidement lucratives. L'impunité internationale dont jouissaient encore récemment les dictateurs africains et leurs cours créait également un contexte particulièrement favorable à l'exercice vorace du pouvoir. Enfin, les équipes dirigeantes se sont enrichies en tirant le plus grand parti des faiblesses d'un système politique excluant toute forme de démocratie électorale. Le drame politique vécu par l'Afrique n'a rien d'original : il se répète partout où la folie du pouvoir autoritaire et la complaisance de partenaires étrangers se conjuguent pour éliminer toute véritable opposition.

**Jean-Yves Carfantan**, *Le grand désordre du monde*, Seuil, 1993

Vous ferez un résumé de ce texte au quart de son volume dans une formulation personnelle correcte respectant fidèlement la pensée de l'auteur. Choisissez une idée du texte librement ou l'idée suivante : «Le drame politique vécu par l'Afrique [.....] se répète partout où la folie du pouvoir autoritaire et la complaisance de partenaires étrangers se conjuguent pour éliminer toute véritable opposition. ». Développez une argumentation qui met en évidence le lien dynamique entre dictature et désespoir du peuple et une autre qui met l'accent sur les dérives des systèmes démocratiques.

## **SUJET II : COMMENTAIRE COMPOSE :**

TEXTE :

*[Un des aspects de la vie trépidante des citadins se voit à travers l'intensité de la circulation dans les villes. Les mouvements incessants et quotidiens de foule, inhérente à la vie urbaine, constituent une source de désagréments. C'est ainsi que, les transports en commun, empruntés par les usagers, comme dans ce texte, traduit un rituel plein de mésaventures.]*

Ce n'était pas la première fois que nous frôlions la mort en allant au travail.

Je me souviens très bien que, ce jour-là, notre bus ne roulait même pas vite. Un groupe de piétons traversa la voie express en courant. L'un d'eux était à la traîne. Le chauffeur du bus écrasa son klaxon avant de freiner. Notre bus fit une embardée, le chauffeur glissa vers la porte. Il s'accrocha en gémissant *Sanu mi*, pitié. Ses jambes pédalaient dans le vide, les passagers se cognèrent les uns aux autres, une femme assise à l'avant hurla que ses ennemis l'avaient finalement retrouvée, son panier d'oranges roula dans l'allée du bus.

Le chauffeur essaya de redresser. Rose et moi, assises près de la vitre arrière, nous tremblions de peur. Nous avions l'impression que le bus allait se retourner. J'aperçus le traînard, il avait réussi à traverser et se tenait sur le bord de la voie express, hochant la tête, comme si c'était quelqu'un d'autre qui avait provoqué cet accident. Comme d'habitude, des badauds s'étaient attroupés et gesticulaient. Quelques secondes plus tard, les passagers jouaient des coudes pour retrouver leur place. Les oranges avaient regagné leur panier, bien droites, tout comme nous. A cette heure-là, le bus était plein et, une fois remis de nos émotions, nous étions plus inquiets à l'idée de devoir rester debout qu'à celle de ne pas survivre à ce trajet [.....] Nous connaissions certains des passagers car nous faisons quotidiennement le trajet avec eux. Nous les saluions chaque matin à l'arrêt du bus et nous nous précipitions ensemble lorsqu'il arrivait. A l'intérieur, nous partagions sièges, sueur et ragots.

Notre bus s'arrêta pour embarquer d'autres passagers. Ils avaient l'air épuisés, agacés, certains étaient en uniforme. Ceux qui portaient des tenues traditionnelles étaient pour la plupart des vendeurs. Il n'y avait plus de place dans l'allée. L'air était saturé de gaz d'échappement et d'odeurs corporelles. Ça sentait aussi mauvais que sur un tas de fumier.

°*Mon Dieu*

**Sefi Atta, *Avale*, Actes sud, 2011**

Faites le commentaire composé de ce texte. Vous pourriez par exemple montrer, comment le narrateur pose une scène théâtrale d'un parcours incommode qu'il effectue avec sa compagne, chaque matin, pour se rendre au travail.

### **SUJET III : DISSERTATION**

Adelaïde Fassinou, écrivaine béninoise parle ainsi de son roman, publié aux Editions Plurielles :

« *Le journal d'Esclamonde* est comme un film où l'on voit se mouvoir divers acteurs dans des rôles si réels que leur existence virtuelle se confond à une existence certaine. Mais un livre n'est qu'un livre. »

Examinez ce propos. Vous démontrerez, à partir de votre expérience de lecteur de roman, l'illusion de la réalité des actions romanesques. Vous discuterez ensuite l'idée que le roman reste malgré tout virtuel en donnant également votre propre point de vue.